



CONVERSATION ENTRE NOUS ET DEMAIN

MOT DE LA DIRECTION

IL Y A EU D'AUTRES FOIS, CELLE-CI ÉTAIT UNIQUE

À TOUS LES MOMENTS, COULEURS ET SONS, TOUS
LES RÉCITS ET ÉCRITS QUI ONT FAIT DE *RELIEF* CE
QUE ÇA A VOULU DEVENIR

À TOUS LES ESPRITS DERRIÈRE
CET UNIQUE,

VOUS ÊTES LE CULTÉ

DEMAIN VOUS CONNAIT LES YEUX MOUILLÉS DE
SOURIRES EN COIN

DEMAIN VOUS REPENSERA EN PETITS AUJOURD'HUI
ET GRANDS AU REVOIR

NOUS ON SE SOUVIENDRA COMME SI CE N'ÉTAIT PAS
ENCORE TERMINÉ

À TOUT DE SUITE, À TRÈS BIENTÔT

Lauriane et Simone
(depuis avant que ça commence)



CÎME

10.11 → **JEANNE GOUDREULT-MARCOUX** — JE NE SUIS PAS MA MÈRE ET POURTANT **12.13** → **ARIANE DUPUIS** — CANTIQUE DE LA NORD **16.17** → **LENA HERNANDEZ-PASIECZNY** — LES ROUES TORDUES VONT PLUS VITE **18.21** → **GUILLAUME BEAUCHESNE** — GRAVITÉ **22.23** → **SAMIRA AITKACIALI** — PERDRE LE SUD

SILLON

28.31 → **ADÈLE RICO-LAMONTAGNE** — FAIRE SON LIT **32.33** → **RAPHAËLLE QUERRY** — JE M'INSTALLE AU BOUT DE LA TABLE **34.37** → **CHARLOTTE DUPLESSIS-LÉONHART** — DANS LE SILENCE, VOS VOIX **38.39** → **ARIELLE DES-GROSEILLIERS TAILLON** — TOUS LES CHEMINS MÈNENT À MONTRÉAL **42.45** → **MATHILDE PELLETIER** — POUR UN MOMENT JE SERAI IMMUNISÉE

SOMMAIRE

FRICHE

50.51 → **CHARLES SENÉCAL** — GRAND' ROUTE **52.53**
→ **MARIUS GELLNER** — HYPOXIE **54.57** → **SARA**
BUZZELL — VESTIGES-VERTIGE

TERRIER

62.63 → **MAURANE ARCAND** — PEP TALK **64.65** → **ISATIS**
GRAVEL-LEBLANC — POÉSIE LÉGÈRE DRÔLE DE NEIGE ET
D'AUTODÉRISION **66.67** → **ROSE SAUDRAIS** — LE MUR

ÉDITORIAL



01 CÎME

NOS VOIX JAMAIS **NÔTRES**
 NOS PEAUX NE NOUS APPARTIENNENT PAS
 ON PORTE LEURS BLEUS
 LEURS CICATRICES //

SOUS L'ÉCORCE
 MAMAN PAPA ÉCRIT EN minuscule
 EMPIÈTENT SUR L'AUJOURD'HUI //
 UNE VEILLEUSE TOUJOURS ALLUMÉE
 NOUS EMPÊCHE DE DORMIR //
 BRÛLER ————— LES PHOTOS
 ET NOTRE ENFANCE AVEC
 IL NE RESTERA **RIEN** //
 NOUS SERONS PLUS *RAPIDES* NOUS IRONS
 PLUS L O I N C'EST L'OBJECTIF //
 NOUS SERONS LIBRES PAR LE CIEL PAR
 L'EAU *SALE* DU SOL
 COMME SEUL COURANT D'AIR

02 SILLON

QUELQUE CHOSE S'ÉCROULE
 UN **MOI** EXISTE ICI
 JE NE LE CONNAIS → PLUS //
 ON MARCHE ————— ON TRAGE
 LA *FAILLE* QUI NOUS HABITE
 IL NE MANQUE QUE TOUT LE MONDE //
 IL Y A DES TRANCHÉES *CACHÉES*
 DANS NOS PHALANGES
 NOUS SOMMES NOTRE PROPRE *ENNEMI* //
 ON SE TRAÎNE LES DENTS SUR LE GRAVIER
 C'EST **NOUS** QUI TENONS LE COUTEAU //
 C'EST À QUI RESTERA DEBOUT //
 DEMAIN SERA UN AUTRE JOUR PARFAIT
 POUR ALLER *COURIR*

03 FRICHE

NOUS AVONS RETOURNÉ SANS DESSOUS
TOUT CE QUI FAISAIT *BARRAGE*
 LE PACIFIQUE
 ET LES HABITUDES D'AVANT //
 DÉRACINER TOUT L'AILLEURS
 ET OUBLIER-LE *RESTE* SURTOUT //
 UN PIT DE SABLE
 VIT DANS NOS GORGES → DEVIENT
 LE CHAMP DES POSSIBLES //
 NOUS AVONS *OUVERT* LES MARAIS
 POUR FAIRE DES MONTAGNES
 ET NOUS NOUS SOMMES MIS AU MONDE
 À COUP DE BROUSSAILLES //
 ALORS PARDONNEZ-NOUS SI
 SOUVENT NOUS AVONS DÉBORDÉ
 C'EST L'AMBITION
 QUI NOUS BRÛLE

04 TERRIER

MAINTENANT
 QUE TOUT LE MONDE SAIT *QUE NOUS*
SOMMES ET QUE
 L'AILLEURS N'EXISTE QUE SOUS NOS PIEDS //
 NOUS CREVONS LES FOULES
 FAISONS LE MALHEUR DES UNS
 ET SURTOUT LE BONHEUR DES NÔTRES //
 ALORS NOUS NOUS SOMMES FRENCHÉS
 NOUS AVONS RI DU REFLET
 QUE NOUS CROYIONS
 AVOIR ENFIN SEMÉ //
 MAIS QUAND NOUS AVONS GRATTÉ
 C'ÉTAIT ENCORE NOUS //
 AVEC NOS TACHES DE ROUSSEUR
 ET LES PROBLÈMES TOUJOURS DES AUTRES
 SE COUPER LE TOUPETTE
 NE DONNE PAS UNE NOUVELLE
 PERSONNALITÉ **FUCK** //
 LE LAPIN SORT DU SAC
 COMME ON SE RETROUVE!

CÍME

10.11 → **JEANNE GOUDREULT-MARCOUX** — JE NE
SUIS PAS MA MÈRE ET POURTANT **12.13** → **ARIANE**
DUPUIS — CANTIQUE DE LA NORD **16.17** → **LENA HER-**
NANDEZ-PASIECZNY — LES ROUES TORDUES VONT
PLUS VITE **18.21** → **GUILLAUME BEAUCHESNE** —
GRAVITÉ **22.23** → **SAMIRA AIT KACI ALI** — PERDRE LE SUD





JE NE SUIS PAS MA MÈRE ET POURTANT

JEANNE GOUDREULT-MARCOUX

IL FALLAIT S'Y ATTENDRE ; ON TROUVE TRÈS PEU DE NEIGE SUR LES BERGES DU SAINT-LAURENT. C'EST LE VENT. DE TRÈS GRANDS COURANTS QUI FONT VIOLENCE ET DÉCOLLER LES SILHOUETTES. LES FLOCONS S'ACCUMULENT PLUS LOIN, DANS LES FENTES, ENTRE LES AMAS DE ROCHES CASSANTES ET LES BLOCS DE BÉTON.

ON SE *PROMÈNE*.

Souvent, je cherche à effacer les traces de ma mère dans mes gestes et mes mimiques ; sa façon de passer sa langue sur ses lèvres quand elle précise une pensée ou de toujours occuper ses mains lors des discussions importantes (hier, je roulais les bords d'un napperon, ce matin, j'égalisais la cire d'une chandelle, laissant des morceaux grassex partout sur la table à manger). Ce sont des choses qui m'exaspèrent et que je lui ai déjà reprochées ; j'y vois un manque de présence, une anxiété débordante.

C'est la brunante, et on survit difficilement au froid qui glisse de la mer. Je bouge mal. Je respire mal. Mon corps tremble tout le temps d'avoir froid. J'entends les contractions de l'eau qui fige lentement. Maman marche plus loin, elle sourit. Il ne reste rien de ce qui déborde au quotidien. De petites mèches grises et blanches fuient de sa tuque et de son capuchon. Ses rides attrapent la lumière et guident l'écoulement de larmes nées de l'hostilité des rafales. Elle accueille l'abrasion ; je la sais reconnaissante de baigner ici à la frontière des glaces. Longtemps, elle a voulu marcher cette plage.

Il y a donc des galets gris et surtout des noirs. Il y a un peu de sable, rêche et saturé par les gels. Couleur calcaire. Plus loin, des herbes hautes figées par l'hiver. Elles dépassent à peine des bancs de neige. Il y a de grandes roches coupantes et acérées, brunes et éclaboussées de la lumière chaude du soleil. On s'y blesserait facilement.

LE CIEL EST EN *BRAISES*.

Pour l'instant, j'observe ma mère. Elle est sur la berge, les deux pieds ancrés dans ce sol dont j'ai donné les détails. Je calque mon pas sur ses traces ; ici seulement, sa cadence est faite pour moi. Tout autour de ma mère, la neige comme des vagues, modelée par la force des vents. Des motifs, des creux et des pics d'un blanc très pur. Je la regarde sauf que ses yeux sont attachés à l'horizon, beaucoup plus loin, plus bas que le ciel ; elle contemple sa mer. Le fleuve plein de bleus, de gris et de jaunes. Parce que la glace.

Quand on observe l'horizon, on voit sa respiration lente qui se termine sur la batture. Les flots sont calmes et avancent au ralenti, lourds de givre. C'est une mer de slush fracassée de petits ou de moyens icebergs. Certains suivent des trajectoires circulaires, portés par les mouvements de fond, le ressac et tout ce qui fait mystère, d'autres dérivent jusqu'à nous. Je les caresse du pied. Ils sont faits de strates, et certains, fendus en leur centre, dévoilent les traces de leur formation, de la vie et de la mort des choses du Saint-Laurent ; des cernes noirs et jaunes. Je me dis, la glace est vivante.

Quelque chose change. La lumière fuit. Ma mère me regarde la regarder, puis j'oublie un peu notre existence, envahie par ce qui est autour.

IL Y A DES CHOSES SIMPLES QUI SUFFISENT À COMBLER LES *FAILLES*.

6160

te rappelles-tu de toi
des jupes plissées enfilées
chaque matin /
dix minutes avant de traverser
la rue /

chaque novembre semblait
toujours plus froid /
que le précédent
genoux abîmés par
les tempêtes /
le reste du corps aussi

te rappelles-tu tes pas dans
l'escalier montant /
aller sans retour chaque
après-midi /
juste après avoir retiré
tes bottes /

lac dégoûté de son nom
campings fossilisés
d'après-bals /
tu ne te rappelles pas
du puits sans fond dans lequel
t'es née /

trop longs
les sapins les miroirs ils
prennent toute la place

tu ne te rappelles jamais
du froid de la poignée de porte de ta chambre
dépoussiérée aux deux mois
de la couleur naturelle du ciel la nuit
(l'orange lui fait mieux)
des cloches d'église réveille-matin tous
les dimanches /
tes yeux encore pleins de mauvais rêves

de l'imposture et du dégoût
réfugiés dans le gazon tondu
la gazoline
la honte criée des corneilles

mais je sais que tu rappelleras toujours
la prière de la nord
six-un-six-zéro récitée avec les doigts et
le ventre /
sur les touches de ton cellulaire
tu repars d'ici un peu plus fière chaque fois
mais un peu plus triste aussi

CANTIQUE DE LA NORD

ARIANE DUPUIS

125

maman
je m'excuse d'avoir emboîté
mon enfance /
de l'avoir emportée avec moi
sur une île déserte /
attachée sur le toit de ton auto
avec de la ficelle /
j'ai égaré quelques bouts
en chemins /
des boîtes de chaos
en plein milieu de l'autoroute

j'ai voulu aller trop vite
et j'ai perdu les freins
c'était un accident maman je
te jure /
je sais que chaque bosse de
l'asphalte /
c'est un souvenir de nous
aplati par les roues

désolée maman d'avoir préféré
l'ailleurs trop tôt /
le chant du métro comme celui
d'une sirène /
t'auras couvert mes oreilles

trop tard /
tes appels je ne les entends plus

maman je te parle seulement
quand j'inspire l'odeur des bancs de ton auto
imprégnés de salut bye
d'étreintes trop fortes trop courtes
la ceinture bien enclenchée
pour m'empêcher de fuir cette fois

ma mémoire est câblée
à la fréquence 97,7
alors avant que la radio s'éteigne que le soleil
se couche /
on rentre chez nous à la maison
on prolonge la ligne verte de *soixante-dix*
kilomètres /
pour te guérir de mon absence le temps d'une
fin de semaine /

une heure d'auto pour se rendre sur une
autre planète /
je te demande s'il y a de la vie
quand j'y suis pas

tu me réponds que oui
ça me fait mal

2370

dans mes bagages il y avait
des vêtements que je n'ai pas
portés /
depuis *trois ans et demi*
ils sont devenus tout rigides et
piquent /
ma peau me donnent trop
chaud /
ils ne m'appartiennent plus
enfermés dans le placard
j'attends qu'ils me fassent
à nouveau /

des fois
ça m'arrive de retrouver dans
les poches de mes
manteaux d'hiver /
une liasse de
souvenirs décousus /
chutes en sanglot
forêts parfumées au pétrole

montagnes asphyxiées

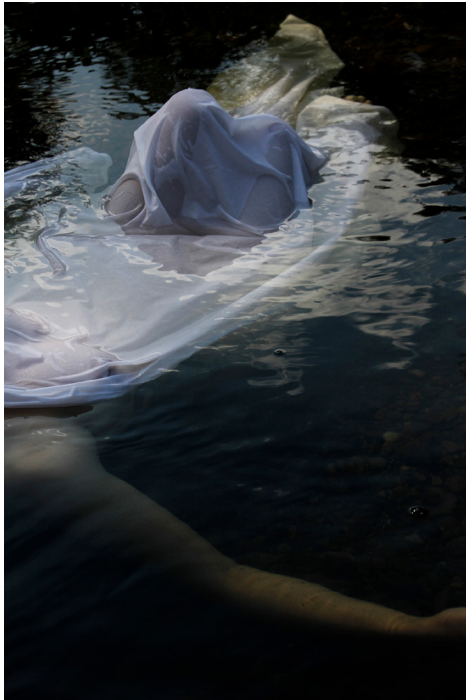
je rentre ma main un peu plus profond
à chaque regel /
j'espère en trouver plus

ceux manquants font du pouce sur la *125*
en attendant d'arriver au sud
leurs doigts sont des oiseaux migrateurs
qui ne trouvent pas de lift

maman papa et les autres
des fois j'arrive à vous voir
du haut de mon balcon *troisième* étage
appartement 7 /
vous continuez à vivre sans moi; c'est vrai
je m'y fais

je me demande si j'occupe vos pensées de
temps en temps /
j'espère que ça vous arrive plus souvent qu'à moi





LES ROUES TORDUES VONT PLUS VITE

LENA HERNANDEZ-PASIECZNY



7 ans et deux trous dans les dents ;
 Les cheveux sont batailles
 Quand le vent me donne la larme à la paupière ;
 Je m'échappe sur vélo rouillé,
 Soleil candide
 La machine d'enfer me guide sur les monts vers mon prochain délit ;
 Inspirer à pleins poumons,
 L'herbe après la pluie, les touffes
 De broussailles menthes et bouquets menthes
 L'enfant pas sage s'avance sur les chemins tortueux.

**MA BICYCLETTE DES ROUES TORDUES,
 UN GUIDON BLEU,
 UNE POUSSÉE DU PIED.**

La promenade tranquille devient
 Un jeu dont je suis la perpétuelle gagnante ;
 Parfois aperçue jamais attrapée,
 Je brise les fenêtres, je crève les pneus,
 Des trésors disparaissent au détour des trottoirs :
 Je me couronne *terreur de ces vallées* ;
 Bringuebalante ma monture s'élance
 Après le méfait accompli mon cœur percussion,
 La poussière dans l'immuable
 Et je m'échappe.

**CHAQUE POUSSÉE DU PIED
 MA BICYCLETTE DES ROUES TORDUES
 DE PANIER FLEURI.**

Géant bossu dressé sur ma route,
 Élan terrassé, insolence froide,
 Je contemple la croisade à venir ;
 Les roches serpentent
 Sur des coussins de verdure
 Vers ma bicoque de méchante, mes ardeurs criminelles s'oublient.
 L'élan seul donne la force de gravir le pic sans pointe
 La montagne est ma fin rituelle ;
 Inévitable, la descente m'appelle.

**CHAQUE POUSSÉE DU PIED
 MA BICYCLETTE DES ROUES TORDUES
 SANS FREIN.**

Je gratte du bout du doigt la peinture du cadre,
 J'ai de la poussière dans l'œil.

C'EST SÛR, J'IRAI EN ENFER À VÉLO.

GRAVITÉ

GUILLAUME BEAUCHESNE

Est-ce les nuages roses - *de la barbe à papa!* - qui s'étirent et glissent dans le ciel, ou est-ce le ciel qui s'écoule et les nuages qui flottent, immobiles? Serait-ce seulement moi qui tourne, couchée dans l'herbe en enlaçant la Terre, cette toupie qui pivote sur son propre axe? Ah! Attention! Une

TORNADE

de pétales de fleurs à l'horizon! Mon corps fouetté par des rafales de corolles froides. Mes deux bras retenant les fleurs imprimées sur ma robe. Bourrasque dans mes oreilles - *j'ai mal au coco!* - dos recroquevillé, poitrine contractée. Myriade de bulles d'air sous ma robe. Large poche de vent qui gonfle entre la peau et le coton – une grosse balloune. Je m'élève dans le ciel. Hourra! Je suis une montgolfière! *Allons à la découverte du monde!*

Des gouttes de pluie glissent contre les carreaux de la fenêtre en laissant derrière elles de longues trainées humides que je lèche. Laquelle arrivera en bas la première? ARGH! Tu perds du terrain... Une goutte d'une taille gargantuesque te talonne! Sa gueule béante engloutit tout sur son passage. Trente mètres vous séparent. Vingt mètres. Non! Dix mètres. Ça y est... *Pouf!* Les gouttes s'effacent, englouties par les ténèbres. La vitre s'obscurcit, s'aplanit, s'épaissit. L'ombre de deux ailes lourdes comme du plomb tournoie sur les murs du salon. Des éclairs d'encre noire lézardent les murs. Une lumière aveuglante jaillit des craquelures du plâtre. Les ailes s'ouvrent et se referment au rythme de la pluie - valse d'ombre et de lumière, de poussière lunaire et de pépites d'or - *j'assiste à la lutte du Bien contre le Mal.*

- BÉRÉNICE, VIENS MANGER!

Les lumières du salon s'allument. Les murs sont à nouveau lisses. Plus aucune trace de lutte. Maman apporte la paix. Insouciante, elle me regarde, sourit et repart, ignorant les Grandes Lois régissant ce monde et les menaces encourues par l'humanité.

Devant moi, la bibliothèque, haute comme l'Everest. De la lave sur tout le plancher. Des boules de feu, des rivières de magma qui déferlent vers moi. Je lance ma corde au sommet du bibliomont et entame l'ascension la plus périlleuse de ma vie. *Attention!* Une livralanche! Ma corde dégringole, emportée par un éboulement de rochers en papier. Je m'agrippe *in extremis* à un livre, les ongles incrustés dans sa reliure en calcaire, accrochés à des mots frêles. Tomber dans la lave... Fondre comme de la glu... Une crampe dans la main. Elle cède – une seule restante. Cinq doigts. Quatre. Trois. Deux. Un. Zéro – *adieu*, monde cruel... Je tombe au ralenti *iiiiiiiiiiii* – ma vie défile devant mes yeux. *Scratch!* Ma robe se déchire. Plongeon dans les flammes... Échec de la mission... BAM!

- BÉRÉNICE, C'EST QUOI TOUT CE BRUIT-LÀ ? ARRÊTE DE NIAISER ET VIENS MANGER.

Robe en lambeaux, culottes calcinées et cuisses rôties comme des poulets. Je sautille sur la braise ardente. OUTCH!

Armée de ma redoutable pelle jaune en plastique, je creuse, dos au ciel – je boude les nuages. Fossiles d'oiseaux préhistoriques, labyrinthes de vers de terre, strates sédimentées de civilisations – j'arrache à un monde terreux ses trésors oubliés. Je fais l'autruche – *couac! couac!* – la tête dans le sol, les nuages *écrasés* par mes pieds, le ciel réduit en *poussière*. Quand je sortirai des entrailles de la Terre, de l'autre côté du monde, je serai à l'envers dans ces pays où le sol est au-dessus de la tête et le ciel au-dessous des pieds. Étoile filante en chute libre, avalée par l'azur, je tomberai – la pluie, elle, s'envolera.

PERDRE LE SUD

SAMIRA AIT KACI ALI

tes parents viennent de
très *loin* /
de loin comment ?
assis dans la neige
Jimmy se demande

ils viennent de très *loin*
du bout de l'océan
de l'autre côté du continent
tu lui expliques
à lui, à madame Gervaise
à quiconque a le bonheur de
te croiser /
tu as 6 ans et sûrement
aucune dent /

ça fait que t'es quoi toi ?
hmmm, mi-grande! t'as crié
en piquet dans le rang
deux bras tendus dans les airs
les poings fermés tu as crié
trop fort cette fois tu le sens

frénétique
tu cherches le regard de
tes camarades /
fixé sur leurs bottes d'hiver
encaisse un premier coup
de sifflet /
puis tu tends l'autre joue

c'est la première fois qu'il
pèse lourd de bleu
le ciel en berne
à bout de force
tu baisses les bras

la honte court comme le feu
brûlée à vif
tu fais un vœu
plus jamais *dépareillée*
une fois dans le rang
tu sais te taire



Sabrina, Samuel, Sandrine...
merde /
ça fait trois minutes
que tu cherches
le porte-clés à ton nom

en dehors de la boutique
au travers de la vitrine
tes amies se prennent
en photo /
avec leur *matching keychains*
et soudain tu comprends tout

*il existe dans ce monde
des noms communs
et des noms crottés*

depuis
jour et nuit tu frottes
corps et âme tu frottes
chlore et larmes
tu frottes
laves et tu délaves
chacune des lettres de
ton nom /

dans leurs rêves à eux
 tu es
prévisible
 dans leurs rêves à eux
 tu étincelles
 et brûles des feux
 à la Saint-Jean pis c'est toute

ils craignent ta chaleur
 restreignent tes ardeurs
ils
 ils ignorent que
 dans tes rêves à toi
 c'est le fucking monde entier
 que tu souhaites voir brûler

le fucking monde entier

tu le traînes sur tes épaules
 Ouranos contre Gaia
 tu t'effondres sous son poids
 te terres dans leur terroir
 et t'immoles de leur histoire

jusqu'à en devenir
 prévisible

bleue comme le Saint-Laurent
 blanche comme l'hiver
 rouge comme le sang
 qui coule sur les mosquées
comme le sang
 qui coule sous leurs écoles

d'un océan à l'autre
 la honte court comme le feu



ne plus croire au nord
 aux noms propres et
 au silence /
 tu dégueules timidement
 leurs mensonges et leur
violence /

mappemondes de
 souche ténue /
 tu englobes l'arbre qui
 te fait face /
 les branches hautes
 dans les airs /
 il se tient debout et
 debout et fier

rue Sainte-Catherine entre
 deux églises /
 ses racines creusent
 le trottoir aigre /
 aligné avec ses pairs
 l'arbre est dans le rang
marilon marilé /

dans cette jungle de béton
 son existence est
 bonne conscience /
 regardez comme nous
 sommes verts /
 l'arbre est dans le rang
marilon-don-dé /

SILLON

28.31 → **ADÉLERICO-LAMONTAGNE** — FAIRE SON LIT **32.33**
→ **RAPHAËLLE QUERRY** — JE M'INSTALLE AU BOUT DE LA
TABLE **34.37** → **CHARLOTTE DUPLESSIS-LÉONHART**
— DANS LE SILENCE, VOS VOIX **38.39** → **ARIELLE DES-**
GROSEILLIERS TAILLON — TOUS LES CHEMINS MÈNENT À
MONTREAL **42.45** → **MATHILDE PELLETIER** — POUR UN
MOMENT JE SERAI IMMUNISÉE

QUELQUE CHOSE S'ÉCROULE
UN **MOI** EXISTE ICI
JE NE LE CONNAIS → PLUS //
ON MARCHE—————ON TRACE
LA *FAILLE* QUI NOUS HABITE
IL NE MANQUE QUE TOUT LE MONDE //
IL Y A DES TRANCHÉES *CACHÉES*
DANS NOS PHALANGES
NOUS SOMMES NOTRE PROPRE *ENNEMI* //
ON SE TRAÎNE LES DENTS SUR LE GRAVIER
C'EST **NOUS** QUI TENONS LE COUTEAU //
C'EST À QUI RESTERA DEBOUT //
DEMAIN SERA UN AUTRE JOUR PARFAIT
POUR ALLER *COURIR*



FAIRE SON LIT

ADÈLE RICO-LAMONTAGNE

J'AIME LES ENDROITS QUI N'EXISTENT PAS. JE LES AIME ET ILS ME FONT PEUR. LES DRAPS CONTOUR N'ONT JAMAIS TENU EN PLACE, L'UNIVERS EST EN EXPANSION. LES DRAPS SE ROULENT EN BOULE À MES PIEDS, MAIS EN EXPANSION DANS QUOI? JE SUIS RECOUVERTE D'UNE DOUILLETTE, C'EST LA CANICULE, C'EST LE JOUR OU LA NUIT. ÇA N'A PAS D'IMPORTANCE. JE CONSTRUIS MON PROPRE ÉCOSYS-TÈME AUTOUR DE MES ENVIES DE PIPI.

Je fais semblant de dormir. J'attends que tu commences à vivre sans m'attendre : l'odeur de café, le froissement de tes vêtements, les pages de ton roman qui se tournent. Sauf que tu m'attends aussi. Tu sais que je ne dors pas, me chuchotes l'heure comme un argument. Pourquoi la douceur me fait-elle sentir coupable. J'essaie de respirer comme quelqu'un qui dort, mais tu ne me crois pas. Nous nous mettons d'accord à demi-mot, les yeux entrouverts. Je te ferai m'attendre encore longtemps.

Enroulés l'un autour de l'autre on pourrait ne jamais s'arrêter de rire. Au bon endroit et au bon moment, la fatigue peut être une des meilleures drogues. On mange des restes froids, on s'endort au milieu de la journée. Ça pue ici mais c'est beau.

Je me sens devenir minuscule sous les draps, perdue dans les couvertures, puis grossir, dépasser le matelas, m'étaler dans toute ma chambre, tapisser les murs et rapetisser encore.

Je te dis que j'ai froid. J'ai eu froid toute la journée. J'aurai les cheveux mouillés pour toujours, je regrette d'avoir pris ma douche. Je me suis enfouie sous les couches pourtant je crois que je grelotte, j'ai froid jusque dans mes os, je me demande c'est quelle maladie et où est-ce que j'ai pu l'attraper.

Je me concentre sur ta chaleur pour me rappeler à quoi je ressemble. Nous faisons presque la même taille, je me le répète en m'agrippant à tes bras. Tu m'empêches de m'évaporer. Ça doit être lourd à porter. Parfois, je te lâche et je me laisse m'enfoncer dans le matelas, la poussière, les acariens, je me confonds avec le silence, les bruits du frigo et du calorifère. Si la peur devient insupportable, elle va redescendre. Je le sais. Tu as le droit de dormir tranquille.

Debout sur le lit, on ne fait que parler avec les yeux ronds, de tout, mais surtout de rien. On essaie toutes les positions, la tête en bas, dos à dos, à plat ventre. Une chambre en forme de cube rubik. Tu rêves d'avoir des tapis au plafond. Ça nous paraît réaliste.

Il se dit de grandes choses à voix basse. Dans la proximité des apparts aux murs en carton, on entend tousser nos voisins. Il faut faire attention à ne pas exister trop fort, ne pas déranger. Déranger juste assez pour ne pas inquiéter ceux qui continuent de se réveiller à des heures normales. Ici, au moins on se dit la vérité. Ça passe mieux en chuchotant. Sur l'oreiller, les taches de mascara sont mes seuls témoins. Quand j'ai compris ça, j'ai arrêté de pleurer dans la rue, je suis restée dans mon lit.

Mes taies d'oreiller ne m'obligent à prendre aucune décision. Je suis confortablement installée entre le rêve et la vraie vie, sur cette limite qui autorise à lâcher prise et à ne faire aucun sens. Entre l'hilarité et la crise de larmes, entre le repos et l'engourdissement, tu ne sais plus faire la différence et je me dis que c'est tant mieux.

Des piles de linge, des amas de poussière, un tas de vaisselle sale. Ce sont mes haies de cèdres, mes barreaux de prison, les clôtures qui délimitent mon jardin de mauvaises herbes. Des numéros à appeler, des rendez-vous à prendre, des amitiés à entretenir. Des montagnes de négligence. Je les regarde d'en bas, devenir insurmontables.

Mon corps nu ne veut plus rien dire. Un sein dépasse d'entre les draps et ça pourrait tout aussi bien être un genou. J'espère que tu ne t'en rends pas compte. Je préfère que tu me vois entière. Je lève les bras et tu passes par-dessus ma tête un chandail. Tu ne le sais peut-être pas, mais c'est en m'habillant que tu me fais l'amour.

Une marque rouge traverse ma joue. Une crevasse, une cicatrice de paresse. Tu es parti, tanné de m'attendre. Il est passé midi, mais mes œufs sont pourris et mes avocats ne sont pas mûrs. J'ai encore le temps de me rendormir avant d'avoir trop faim.

Mes lèvres sont croustées. C'est l'hiver et j'ai arrêté de boire de l'eau. Les verres sont trop petits et les robinets sont trop loin. Avec mes dents j'arrache des lambeaux de peau sèche, je passe ma langue sur mes lèvres, elles sont à nouveau lisses. Elles saignent et ça goûte quelque chose.

Tu veux m'embrasser et je ne sais plus quoi faire quand on s'approche de moi. Mon corps ne veut plus me dire ce dont il a envie. Il ne veut pas faire l'effort. J'essaie de me rappeler ce que j'aime, mais je ne sais plus quoi faire de mes mains. Les couvertures me plaquent au matelas, m'étouffent, remplacent les gémissements de plaisir par les halètements sourds d'une enfant apeurée. Je connais le désir, mais je ne sais pas quoi faire d'autre que de faire la morte. J'ai trop pris l'habitude.

Tu me demandes ce que j'ai fait aujourd'hui, comment je vais. Horizontale. Je ne peux que dire horizontale, mais je te dis que je n'ai rien fait et que ça va. J'ai regardé passer au plafond les films d'auteur, les recueils de poésie et les plans laissés en plan. J'ai regardé le lait d'avoine moisir et je me suis commandé un café sur Uber Eats. En attendant le livreur, j'ai réussi à trouver une position confortable.

JE M'INSTALLE AU BOUT DE LA TABLE

RAPHAËLLE QUERRY

T.W. : troubles alimentaires

- hey un vrai casting de *L'amour est dans le pré*, vous autres

Le soleil tombera bientôt derrière le mont Saint-Joseph et tous les cellulaires sont sortis de leur poche. Je me retrouve encore une fois aux premières loges du cirque sempiternel, celui de l'été qui achève et de l'urgence d'immortaliser ce qu'il en reste: c'est non-négociable, que Charlotte nous a dit, pas question de manquer le plus beau *golden hour* de la saison. Je les observe du haut de ma chaise de camping, je connais la chorégraphie par cœur, les rires forcés les gorges qui se déploient les regards complices les bras qui s'agrippent et moi qui me demande *where the fuck was I* tout l'été pour m'en crisser autant de partir d'ici.

- *come on* c'est pas parce que t'as pu Instagram que t'as le droit de te trouver plus hot que nous

Je feins un sourire en finissant mon premier verre. Carleton on the beach, entre mer et montagne. L'affaire, c'est qu'on parle trop de la mer, trop de la montagne et pas assez des champs qui les séparent, oubliés quelque part au milieu de l'immense. Avoir su que cet endroit existait avant aujourd'hui, j'aurais déposé chaque jour mon épave dans les herbes hautes pour regarder le ciel, le supplier de me faire oiseau *so I can fly far far far away from here* et à tout prix essayer d'y trouver une certitude que le lendemain, il ferait beau. À la place, j'aurai passé mon été alitée dans mon 1½, réfugiée derrière les remparts d'un *bunk bed* à chercher des excuses pour décliner les invitations de poulet popcorn au *Dixie Lee*.



Le quatrième rang s'assombrit peu à peu et les filles s'empressent à l'intérieur de la maison pour aider Charlotte avec les derniers préparatifs du souper. Je les suis du regard, les bonnes manières coincées entre les deux bras de mon siège après un apéro trop ambitieux et me voilà encore une fois à devoir déboutonner discrètement mon pantalon avant même d'être passée à table. Je profite du silence sur le champ assoupi et, en plissant les yeux, je me surprends à pouvoir identifier mon appartement parmi les ombres de la ville. Le faible faisceau bleuté qui s'échappe de la fenêtre m'intrigue, mais, étrangement, m'apaise: cet oubli familier de fermer les lumières me rappelle que je suis la seule à blâmer et je ne m'en plains pas.

Je me décide finalement à rejoindre les autres, les filles s'obstinent encore sur la prochaine bouteille de vin nature pétillant à ouvrir et Charlotte est fière d'annoncer que tout est déjà prêt, même les sauces maison. Je m'installe au bout de la table, la place maudite, celle à deux bras de distance du four, on me croirait éprise d'un élan de générosité, une véritable dalai-lama de la raclette, mais en vérité je ne pense à personne d'autre qu'à moi et surtout je ne pense à rien d'autre qu'à ma volonté de me faire petite alors que tout de moi déborde.

C'est dommage parce que j'adore la raclette, les champignons qui grésillent, les cornichons à l'aneth et les oignons marinés, je m'y suis même préparée des jours à l'avance, un garde-manger rempli de clémentines et de ramens en guise d'arsenal. Charlotte à l'autre bout de la table nous montre l'itinéraire de son premier demi-marathon sur Strava et ça ne m'impressionne pas du tout, c'est que je viens d'en mener un complet le cœur au ventre, les bouchées doubles à contrecœur, et je me demande à quand mes félicitations.

Je pense à mes virées au *McDo* à 3h du matin après avoir dansé toute la soirée, à cette impression que toutes les calories écoulées sur *Hung Up* étaient suffisantes pour me commander un trio sans trop de culpabilité. *Those who run seem to have all the fun* et la voilà qui reçoit tous les honneurs à nouveau. Je réalise que je ne pourrai jamais compétitionner avec Charlotte et ce n'est pas parce que je ne suis pas une adversaire de taille, au contraire.

Je pourrais m'éclipser aux toilettes, faire de la place pour le dessert, mais je n'ai jamais eu ce courage. Tout ce qui dépasse de moi me dégoûte et j'ai du mal à comprendre à partir de quelle frontière mon corps cesse de m'appartenir, à partir de quel endroit il y a excroissance. Je me résigne à continuer de manger, surtout ne montrer aucun signe de faiblesse, mais mes bras n'arrivent plus à atteindre le centre de la table. On pourrait blâmer le gonflement de mon ventre et la paresse des longs repas, mais c'est la table qui s'allonge, elle pousse les parois de mon abdomen et s'y taille des échardes, la table s'allonge et personne ne s'en aperçoit, les pattes de ma chaise grincent contre le plancher de la cuisine et mon dos fracasse la fenêtre, la table s'allonge et me propulse à l'extérieur, je n'entends plus Charlotte et je n'entends plus les autres, la table s'allonge et je traverse la ville, mon corps-montgolfière flottant quelque part au-dessus de l'immense, la table s'allonge et

Je suis alitée dans mon 1^½, réfugiée derrière les remparts d'un bunk bed, à scroller des vieilles photos sur mon cellulaire. Une soirée à me convaincre que j'existe quelque part dans une autre forme que la mienne.

c'est plate que tu sois pas venue ce soir, j'espère que t'es pas trop malade xx

Je balaie le message de Charlotte vers le haut de mon écran, la lumière bleue m'endort et je dépose mon téléphone sur la table de chevet entre des pelures de clémentines et un bol de ramens. Je suis au sommet de ma forme, et demain, j'irai courir.



DANS LE SILENCE, VOS VOIX

CHARLOTTE DUPLESSIS-LÉONHART

T.W.: agression sexuelle

*Flora, pas certaine de l'année
dans l'appartement d'une date
Tinder (anglo de McGill)*

il l'a invitée à son party de McGill mais il doit passer chez lui avant juste pour prendre son manteau. installé sur le sofa sans manteau il n'a plus envie de partir les plans ont changé ce sera un film. allume la télé commencent à se coller. elle n'est pas consultée de toute façon c'est son appartement à lui il décide. son mauvais *feeling* elle le garde en dedans même si elle sait qu'elle devrait se lever *je dois vraiment y aller*. il se penche pour l'embrasser il est beau quand même c'est correct. il aspire ses lèvres lèche mord *you're so sexy so attractive* touche son pénis pour montrer qu'il a vraiment envie mais pas elle qui doit se justifier. *at least suck it*. tout se bouscule il va la lâcher il va se taire si elle le fait elle lui doit au moins ça. elle s'exécute ferme les yeux pense aux choses qui lui font du bien comme faire des colliers sentir les perles entre ses doigts le pelage de son chien marcher sur le bord de l'eau juste à temps pour le coucher du soleil. il pousse sa tête avec ses pattes d'animal grogne mais c'en est trop elle rattache sa blouse met ses bottes sort de l'appartement pour enfin pouvoir reprendre son souffle. *why is it such a big deal. it's just sex*. elle reprend le métro le regard vide elle a honte elle se sent nue regardée jugée.

hope to see u again.

*Aurélié, 2019
dans le taxi en revenant des
jeudis Foufs pour aller chez lui
(Chambly)*

elle s'est toujours sentie invisible cherche les regards qui voudraient l'accueillir ne se trouve pas assez jolie pour être remarquée mais un jour au bar elle sent des yeux qui la voient enfin elle apprécie. les regards s'enlacent les corps se frôlent c'est plaisant la peau picote de joie *allons chez moi*. puis dans le taxi il veut des caresses touche chaque parcelle de son corps. elle préfère pourtant son regard attendrissant du bar et non ses mains rugueuses mais il n'arrête pas il promène ses mains partout les cuisses le cou les seins tout est compté sauf les non qu'elle n'arrête pas de répéter il décide de ne pas les entendre. sa voix devient plus forte elle crie qu'elle n'a pas envie mais il a décidé de devenir sourd de toute façon elle doit aimer ça alors elle n'a pas le choix elle doit frapper c'est tout ce qui lui reste elle doit prendre le parapluie et frapper pour cesser les mains de s'éparpiller cesser les doigts de se promener sur ce qui lui appartient à elle. c'est son ami qui doit s'excuser pour lui *c'est à cause de l'alcool habituellement il n'est pas comme ça*.

*Marie-Lou, 2018
dans la 74, désire écouter sa
musique en paix
s'en va rejoindre des ami-e-s*

les écouteurs sur les oreilles le vent chaud à travers les cheveux l'odeur des lilas ça fait du bien. il s'assoit à côté d'elle parle remplace les paroles de la musique qu'elle écoute. *monte le volume et regarde les arbres en fleur.* il sent l'alcool mais pas le bon alcool celui qui dérange qui envahit ton espace te fait sentir honteuse mal à l'aise. elle se concentre sur la mélodie fait semblant de ne pas entendre sa voix à lui ou le silence qui règne autour pourquoi personne ne dit rien pourquoi on ne fait que nous regarder pourquoi moi. *je veux simplement sentir le vent encore ne pas avoir chaud de honte* elle aurait envie de pouvoir réagir mais son regard est figé sur les saillis des surfaces les couleurs des parasols dans le parc les oiseaux dans le ciel le mouvement des cerfs-volants. sa voix est maintenant dans son cou elle sent le souffle mais pas celui du vent elle a envie de crier mais rien ne sort. elle n'a rien demandé sauf le soleil sur sa peau qui est en train de rougir. il part mais sa voix elle l'entend encore longtemps dans ses écouteurs.

*Camille, 2017 ou 2018
fête de Marah dans une salle
à Montréal
s'en va rejoindre des ami-e-s*

elle danse toute légère ses bras dans les airs ses hanches comme de jolies vagues. il la ramène au sol lui dit *viens près du mur c'est plus calme* il ne la veut que pour lui. les paroles se perdent à travers la musique les fronts coulants les mains se rapprochent doucement elle aime être complimentée bien sûr elle rougit dans le noir. elle aime qu'il regarde ses lèvres tendrement enfonce ses yeux dans les siens mais il finit par trop s'enfoncer coincée entre lui et le mur elle suffoque *je vais aller rejoindre mes amies.* bras au mur *je sais que t'aimes ça.* lèvres mordillées son fond de teint s'étale comme de la peinture. calmement elle demande d'arrêter mais il feint de ne pas entendre. lui se dit qu'elle est agace elle aime jouer il peut la barbouiller autant qu'il veut. elle réussit à se dégager court vers les toilettes mais il la suit il n'a rien compris elle ne veut que danser rire avec ses amies virevolter dans tous les sens mais il veut mordre alors elle pousse sa tête elle doit le pousser et autour on est là mais on ne fait que regarder comme un spectacle.

ON NE DIT RIEN.



TOUS LES CHEMINS MÈNENT À MONTRÉAL

ARIELLE DESGROSEILLIERS TAILLON

JE MARCHE VERS
CETTE *RUE* /
AVENUE
BOULEVARD
JE NE SAIS PLUS EN FAIT
MAIS JE MARCHE
TOUJOURS PLUS VITE /
QUAND JE SAIS
QU'ON M'Y ATTEND /

*Colt 45 and two zig-zags coin
Laurier Christophe-Colomb /*
câlins, bisous, Wallaroo Trail
pipi entre deux
voitures stationnées /
innombrables sont les soirées
passées à se rassembler /
«sur la butte derrière
les toilettes» /

reines de la colline
bouetteuse à l'odeur de clopes /
on dominait notre
territoire public /
entre les joueurs de frisbee et
les bbq remplis de
Beyond Meat /

JUSQU'À L'ARRIVÉE DES
PHARES BLEUS
ET ROUGES /
SYNONYME D'UNE
SOIRÉE ACHEVÉE /
OU D'UN AFTER
À INVENTER /
QUELQUE PART ENTRE
ST-LAURENT ET
DE LORIMIER /

*À cause des garçons coin
St-Michel Rosemont /*
jupe à carreaux et
chemise blanche /
qui me pique les mamelons
je me compare dans
notre unicité /
parce qu'ici c'est la
jungle des regards et des
chuchotements /

lorsque je franchis la
côte en autobus /
les palpitations me rappellent
que je retourne vers ce
terrain glissant /
où les garçons me regardent

l'odeur des biscuits de
la cafétéria /
unique réconfort durant
ces 5 années /
de montagnes russes

je porte peut-être une jupe en
haut des genoux /
mais je reste intelligente
et cultivée /
sortez la règle pour m'humilier
et pour me rappeler que mon
corps n'est pas le mien /

J'AI 13 ANS

ce soir l'amour est dans tes yeux
coin De bullion Mont-Royal /
repère entre ces mois
de brouillards /
je te flatte pour que
tu t'endormes /
et tu me réponds quand
je t'écris /
seems like a fair deal to me

ta chambre est laide
aucune décoration
lit
commode
c'est tout
on se noie dans cette absence
mais tu dis que tu aimes
le look «épuré» /

il y a 8 mois je t'ai
offert un cadre /
dans l'espoir de devenir un
ornement sur ces
murs dénudés /
aujourd'hui toujours rien
le cadre est vide
je suis inexistante

tu ne m'as jamais dit je t'aime
mais c'est tout comme parce
que tu m'as fait des dumplings /
et pas n'importe lesquels
porc crevette

Merci mon *AMOUR*

*SOS please someone help me
coin Beaubien St-Hubert /*
ok la tête me tourne
ok j'ai une forte envie de vomir
mais j'aime quand ça brûle,
qu'est-ce que tu veux /

dites-moi que je bois
beaucoup pour une fille et
j'en serai fière /
je suis différente, je suis forte,
je suis tolérante /

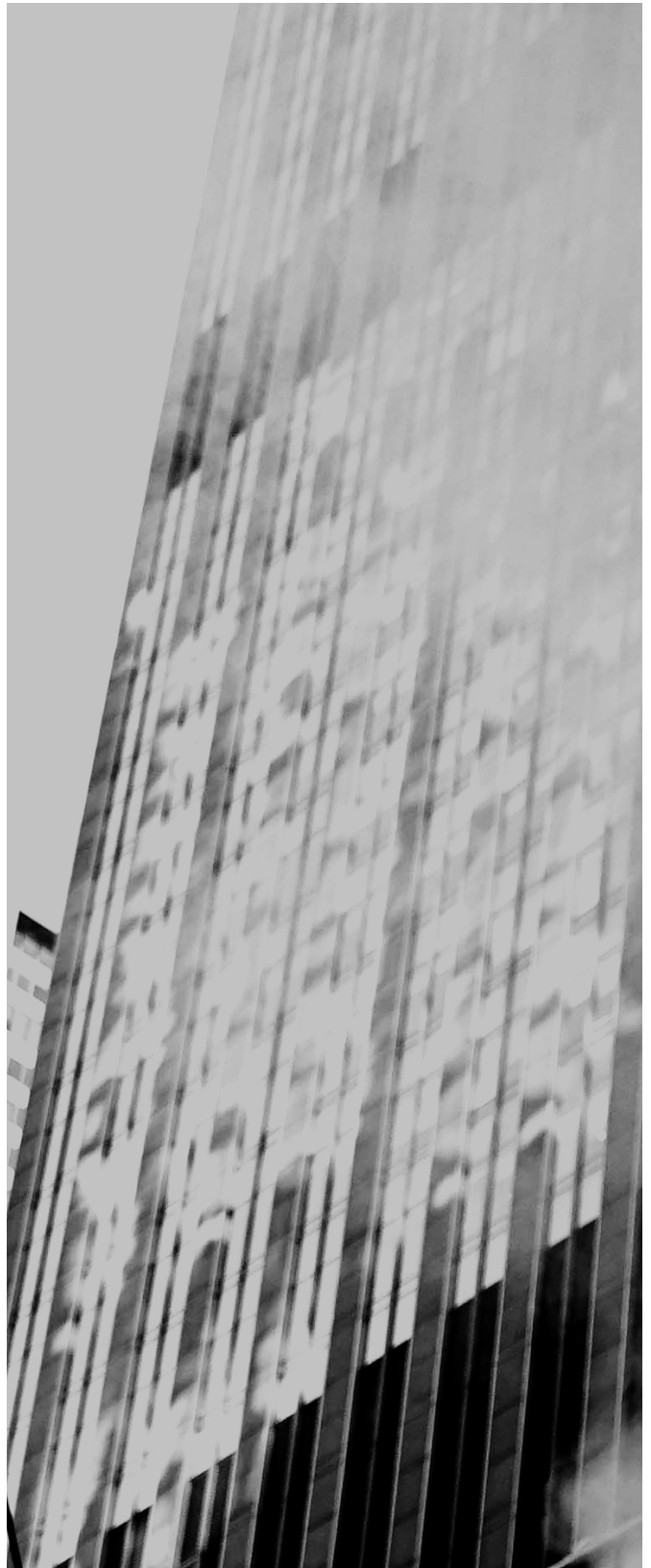
MON CORPS COUVERT DE
BLEUS EST L'OEUVRE DE
MES SOIRÉES ARROSÉES /
ET JE L'ARBORERAI
SANS GÊNE /

être une fille de party
c'est super cool /
peut-être un peu moins
quand t'es toujours cassée /
mais non je n'ai pas de
problème d'alcool, je suis une
fille de party /
c'est tout

MONTREAL
JE CONNAIS LE NOM DE
TOUTES TES *RUES /*
AVENUES
BOULEVARDS

entre tes nids de poule et
tes détours infinis /
je ne cesserai jamais
de m'émerveiller /
devant ta beauté
et ta laideur

MAIS PRENDS SOIN DE MOI
S'IL TE PLAÎT







POUR UN MOMENT JE SERAI IMMUNISÉE

MATHILDE PELLETIER

(23 PRESQUE 24 NOV. 2021)

Je pense que c'est une histoire de moi qui est trop dure envers moi-même mais

(28 FÉV. 2021)

Je ne sais pas à quel point j'ai le droit d'avoir raison mais

(9 MARS 2021)

Il y a une mise en scène de moi. Quelque part. De moi à côté de ce que je vis.

(25 MARS 2021)

il n'y a pas de moi nulle part ces temps-ci. Je n'ai aucun centre.

(29 MAI 2020)

je n'ai rien fait de mal. ? J'ai juste peur maintenant parce que plus je vieillis plus c'est évident.

(6 AOÛT 2020)

Il faut vraiment que j'arrête de vouloir tout savoir ce n'est pas une bonne stratégie.

(20 MARS 2021)

J'ai l'impression de devoir m'expliquer constamment c'est comme être brûlée vive.

(19 JUIN 2020)

J'ai l'impression de voir le monde sous une cloche de verre. Pas d'accès. Je préfère observer.

(4 JUIN 2020)

Mon besoin de tout contrôler déborde dans le temps. Comme si la moi du futur sait mieux ce qu'elle fait.

(8 JUIN 2021)

Je regarde ce qu'il y a en face de moi avec un télescope. Et ce qu'il y a trop loin je l'invente. Et je ne sais plus si ce qui est loin est proche ou vraiment loin. Contraire aussi vrai.

(12 SEPT. 2021)

Je crois depuis longtemps que je suis destinée à regarder la vie passer et se finir. Au lieu de participer. Je n'ai plus envie d'y croire.

(7 JUIN 2021)

Je m'imagine en avance. Vite. Pour éviter la douleur. Parce que ce que je vis pour vrai me brûle vraiment lentement.

(1 JUIN 2020)

Qu'est-ce que j'imagine et qu'est-ce que je n'imagine pas.

(2 DÉC. 2021)

Là je lis et j'écoute et je pense et je ressens et je pense et je remarque.

(28 OCT. 2021)

Pourquoi j'ai monté ma garde aussi haut juste pour me retrouver coincée ? Pourquoi je n'ai rien prévu de tout ça ?

(26 OCT. 2021)

Là je tombe fucking lentement et je me désintègre. Là je suis un noyau tout brûlé

(18 NOV. 2021)

ma petite petite âme, spirale / géométrie stérile comme / une table bien mise

(7 AVR. 2021)

À chaque fois je me jure que je ne referai jamais ça. On ne peut jamais savoir.

(18 DÉC. 2021)

et mon cœur se détache comme s'il avait été cuit vapeur.

(29 MAI 2020)

C'est vide vide vide vide ici.

(28 FÉV. 2021)

Je vais tellement pleurer dans le futur j'en ai aucune idée.

(? 2021)

Les heures tombent comme des dents de lait.

(8 AOÛT 2021)

Je suis ailleurs je veux être présente et ouverte.

(12 SEPT. 2021)

La liseuse de tarot sur Youtube a dit que *the pursuit of tenderness is never foolish*. C'est tellement rassurant que je n'arrête pas de me le répéter. Un grand calme, la mer chaude, qui vient en-dedans. C'est parce que ça défait toutes mes illusions.

(8 OCT. 2021)

Je ne peux pas rester où je suis en ce moment. Je dois être amenée ailleurs. Parce que.

(19 NOV. 2021)

Je veux être ouverte et complètement disponible. Je suis une maison en été. Portes et fenêtres ouvertes toutes sans exception. En fait j'aimerais mieux ça au printemps il fait plus frais.

(15 DÉC. 2021)

Parce que mes illusions ont un terme.

(27 NOV. 2021)

j'associe le mal à l'immobilité.

(13 AVR. 2021)

Quand les choses seront différentes j'aurai le droit. Quand j'aurai trouvé le centre.

(7 JUIN 2021)

Et plus je vieillis moins ça fait mal d'abandonner.

(15 DÉC. 2021)

Je suis comme un vase en verre. Rien à voir avec la fragilité.

(8 OCT. 2021)

C'est juste que j'ai des gros sentiments très très très purs et je ne sais pas où les mettre.

(6 AOÛT 2021)

il faut être indulgente. Il faut se forcer. Il faut être hypocrite un peu.

(6 DÉC. 2021)

J'ai juste tellement peur de crash! Mais il n'y a rien qui dit que je vais crash!

(6 DÉC. 2021)

Il y a quelque chose qui craque en moi je le sens comme si quelque chose perçait pour sortir mais je ne sais pas comment l'aider.

(6 DÉC. 2021)

Je m'en vais et je me rends.

(28 OCT. 2021)

Pourquoi j'ai tellement fait confiance à ce qui me faisait sentir bien? Pourquoi je ne m'en veux même pas?

(7 AVR. 2021)

Un jour je ne serai plus jamais dans ma tête.

(6 AOÛT 2021)

Il faut.

(27 OCT. 2021)

j'aurais aimé recevoir / des pierres polies contre ma fenêtre / les collectionner les aligner au bord de ma fenêtre // quand tu viendrais dans ma chambre / tu n'en soupçonnerais même pas / la sentimentalité

(9 SEPT. 2021)

Je ne sais pas à quel point j'ai raison mais



FRICHE

50.51 → **CHARLES SENÉCAL** — GRAND' ROUTE **52.53**
→ **MARIUS GELLNER** — HYPOXIE **54.57** → **SARA**
BUZZELL — VESTIGES-VERTIGE

NOUS AVONS RETOURNÉ SANS DESSOUS
TOUT CE QUI FAISAIT *BARRAGE*
LE PACIFIQUE
ET LES HABITUDES D'AVANT //
DÉRACINER TOUT L'AILLEURS
ET OUBLIER LE *RESTE* SURTOUT //
UN PIT DE SABLE
VIT DANS NOS GORGES → DEVIENT
LE CHAMP DES POSSIBLES //
NOUS AVONS *OUVERT* LES MARAIS
POUR FAIRE DES MONTAGNES
ET NOUS NOUS SOMMES MIS AU MONDE
À COUP DE BROUSSAILLES //
ALORS PARDONNEZ-NOUS SI
SOUVENT NOUS AVONS DÉBORDÉ
C'EST L'AMBITION
QUI NOUS BRÛLE





GRAND' ROUTE

CHARLES SENÉCAL

Dans vie, y a quèques gens qui rêvent « p'tit » pis y en a d'autres qui rêvent « grand », qui prennent les choses au pied de la lettre, qui savent qu'une grande nation, ça a des gros ponts pis des gros barrages. Faque pour pas assécher le cœur de leurs enfants, pour qu'y grandissent en souriant, y saisissent c'qui traîne autour pour leur construire des beaux grands cadeaux.

Quand l'projet du siècle s'est annoncé, j'tais ému rien qu'à l'idée d'être une paire de bras pour faire tourner la clef d'l'avenir. Faque j'me suis donné à Baie James, comme les gars d'mon âge. On nous a appelés au début d'un printemps, pis on s'est embarqués, une bonne poignée, s'a route de Matagami. D'un boutte à l'autre, y a le vent qui a levé pis y a le monde qui s'est reviré par l'intérieur. Le fleuve était loin. J'avais jamais vu la nature se resserrer de même.

On est arrivés d'avant un mur de bois. Les épinettes s'dressaient en frontières comme pour livrer bataille. À côté, un p'tit camp de misère pour quèques gars énarvés. Pas grand-chose à part de quoi se chauffer pis juste assez de vérité pour comprendre dans quoi on s'était embarqués.

Les premiers jours, j'ai appris à manier la scie comme on brandit l'épée din livres ; les premières nuits, din néons verts du ciel, j'ai cherché en plissant les yeux des augures prometteurs. Notre job, c'tait de suivre le tracé dans brousse en défrichant pis en garnottant jusqu'en haut. Des centaines de kilomètres à bûcher pour ramener du nord l'or bleu dans nos mains maganées.

Au travers des premiers automnes, qui changeaient pas de couleurs, j'avancais, le souffle coupé, en tremblant au fond de mes bottes inondées, dans les « torrieux d'calvaire d'osti d'crisse de sainte vierge » qui soulageaient plus comme avant. Fallait combattre le règne des brûlots, la hauteur des troncs pis leur histoire pour déjouer notre petitesse de gars ordinaires à tout prix.

On progressait, boutte par boutte. Pis quand l'temps courait plus vite que la Eastmain, les gars d'Hydro descendaient pour nous apporter d'autres solitudes en renfort, venues pour nous aider à conduire un putsch contre la loi naturelle, à y brandir notre drapeau. Autour, le bourdonnement constant des va-et-vient mécaniques s'mêlait au grondement des arbres qui chaviraient par milliers. Un écho qui avertissait : « regardez vos arrières, on est à vos trousses ! »

Vite, avancer, vite, avant la neige. Fesser, tirer, pousser, tirer, pousser, attendre, CRAC!, BAM!, attacher, charrier, trainer, lever, déposer, fesser, TAC!, tirer, pousser, tirer, r'fesser, TOC!, attendre... Attendre que la grand' route nous parle d'elle. Mais y avait comme un drôle de silence.

A PLEURAIT TU ?

Les après-midis à m'débattre contre le poids d'l'hiver, à prier pour ma blonde en trainant des troncs vers les trucks. J'espérais un peu moins, j'oubliais un peu plus. J'me f'sais pas vraiment à l'idée que l'ennui pis l'carnage allaient donner naissance à d'la beauté, rien que d'la beauté. Les saisons, la sueur, les jurons, tout a fini par cambrer nos jambes de bois, celles qu'on s'était gossées dans des fonds d'souches pour dominer un peu mieux la nature qui nous r'fusait... Pis v'là enfin l'jour où la grand' route a parlé : TOC! Comme un grand coup de hache dans nos genoux.

ON AVAIT ATTEINT LA GRANDE RIVIÈRE.

J'l'avais oubliée, pis pourtant c'tait elle qu'on était venus chercher. Lentement, chu r'sorti du bois, aveuglé, muet d'avant les coups de canons braqués s'a terre, le champ de bataille à ciel ouvert. J'v'nais d'comprendre le silence d'la grand' route.

HYPOXIE

MARIUS GELLNER

Ça doit faire seulement dix minutes, peut-être cinq, que je me suis arrêté pour prendre une nouvelle bouffée d'oxygène. Je persiste à mettre un pied devant l'autre tout en salivant à l'idée de porter à ma bouche le masque connecté à la bouteille qui se trouve dans mon sac à dos. «Elle s'appelle parcimonie» m'avait dit dans un anglais approximatif la fille du camp de base qui me l'a donnée. Son accent rappelait l'allemand ou le danois. Elle a accompagné son propos d'un sourire malin que j'ai trouvé, ironiquement, un peu glaçant.

Je m'étais endormi en rêvant, comme tous les soirs, de la montagne. Le lendemain, après deux jours de repos au pied du glacier Rongbuk, sur le versant tibétain du mont Everest, je repartais. Plus ou moins trois mille trois cents mètres plus haut, j'entends encore ses paroles me discipliner. Je regarde droit devant et focalise mon attention sur les battements de mon cœur.

Je me rappelle, deux années auparavant, avoir lu que respirer sur les sommets les plus vertigineux de la planète pouvait être comparé à chercher son souffle à travers une paille en courant sur un tapis roulant. Aujourd'hui, alors que mes bottes foulent la neige par un ressenti de -46°C, je ris intérieurement. D'abord parce que je suis incapable de rire pour vrai, mais aussi parce que je réalise que l'analogie est bien faible.

CORDÉE APRÈS CORDÉE
L'INERTIE FANATIQUE
ENVIEUX, JE ME TERRE
MORDU PAR LE CIEL

DE SES BRAS GIVRÉS
AQUILON M'ENVELOPPE
STATUE DE CHAIR
AUX DOIGTS BLEUIS

J'AI LE VERTIGE
DE REGARDER EN L'AIR
ANCRÉ SUR LE SIÈGE
D'UN ÉTERNEL THÉÂTRE

Le vent fait pression sur mon flanc gauche et s'intensifie en une bourrasque. Je m'arrête pour rester debout. Si je tombe maintenant, je ne sais pas si j'aurai assez d'énergie pour me relever. D'autres avant moi y ont laissé leur peau par des conditions plus favorables. « *The weather not be the best, but today we go on top* », nous a annoncé ce matin Jigme, notre guide. Les conditions ne sont pas idéales, en effet. Le vent est vif et s'immisce dans les moindres failles de mon anorak. Il soulève une fine couche de neige qui donne vie au manteau blanc de la montagne. Au moins, je pense, le ciel est bleu.

LÀ-HAUT, LES GENS
ÉCHAPPENT AU TEMPS
J'AI ÉPOUSÉ LA MONTAGNE
JE VIEILLIS À SON RYTHME

Quelque sept mille mètres plus bas, je considérais cette ascension comme un *fuck you* à l'absurdité. Une espèce de manière pour moi de me rendre important, avec la prétention crédule de braver la mort. Mais plus j'avance, plus mes certitudes s'effritent. Je suis tenté de mettre ça sur le dos de la fatigue, du manque d'air, mais ces questions existentielles se définissent et prennent de la couleur, tandis que la distance entre moi et le soleil diminue. Il y a un sentiment que je n'arrive pas tout à fait à identifier. Peut-être que j'ai peur, tout simplement. Peur de m'être trop entraîné à survivre à cette conquête sans avoir réfléchi à comment vivre après.

ULTIME AFFRONT
DÉFAITE BRÛLANTE
DANS MES BOTTES VERTES
RECROQUEVILLÉ

Ça ralentit devant moi. Les regards de mes compagnons convergent en un point vert qui fait saillie dans la neige. C'est *Green Boots*, le cadavre d'un alpiniste qui gît sur le chemin d'accès nord depuis les années 2000. Je pense qu'on n'a jamais défini avec certitude l'identité de la dépouille. Après une vingtaine de secondes, le convoi s'ébranle et redémarre. Je détourne le regard de ce triste spectacle avant que la mélancolie ne vienne assombrir le peu de clarté d'esprit qu'il me reste.



VESTIGES-VERTIGE

SARA BUZZELL

T.W. : agression sexuelle

MONT-ROYAL // ALT. 233 MÈTRES

LA COLÈRE
LES BOÎTES
LA PEINTURE FRAÎCHE
DANS LA / CHAMBRE
QUE JE NE VOULAIS PAS /
LA FIN DU MONDE EST
À TOUTE HEURE /

Quand on érige une montagne pour couper le chemin de la vie d'avant, l'isolement de la distance se ressent partout ; dans ces visages qu'on croise sans s'y reconnaître, dans ces rues où on ne veut pas pédaler à cause de leurs montées. Un cœur brisé largué à 25 minutes de vélo de tous ceux qui comptent. Quand on accueille la nouveauté à bras fermés, quand on enfourche sa selle sans regarder derrière, ce sont les images qu'on annihile pour ne garder que les maux.

Il y a la piste cyclable, les branches nues du début avril, le téléphone qui ne sonne plus, ma fête qui s'en vient, le Mont-Royal à quinze minutes à pied, mon ancien quartier de l'autre côté du viaduc. Il y a papa de l'autre côté de la Rivière-des-Prairies, le soleil qui continue de se coucher entre 19h30 et 20h chaque soir et la boue dans les sentiers que je parcours. Dans l'absolu des jours gris aux sols humides, je me prends à imaginer ma vie autrement.

MONT-BLANC // ALT. 4 809 MÈTRES

Je ne sais pas combien de kilomètres fait la route du chemin de fer entre Milan et Paris, celle qui traverse le Mont-Blanc et qui passe à l'est de Turin.

Le texte que j'y ai écrit s'intitule *Le train Milan-Paris côté fenêtre*, mais c'est peut-être un bus que j'ai pris entre Milan et Paris en fait et la route fait 910 kilomètres, elle s'arrête en Suisse et il faut débarquer à la frontière à l'aube. Les pieds fixés au sol, le regard droit et le soulagement d'avoir été sauvée par cette sortie forcée du bus qui n'est pas un train entre Milan et Paris.

Ce sont des bribes du trajet qui me reviennent en peu de mots, comme pour passer sur l'histoire à la vitesse d'un TGV, comme pour s'expliquer qu'on l'ait oubliée. C'est que cette nuit-là, les sommets m'ont distraite, ils se sont imprimés dans les annales pour effacer ce qui s'est sûrement réellement passé.

C'EST QUE CETTE NUIT-LÀ
UNE MONTAGNE IMMENSE
POUR TOUTE MA DOULEUR
COINCÉE ENTRE LA FENÊTRE
EMBUÉE /
ET UNE MAIN BALADEUSE SUR MA
CUISSÉ /
TROIS FOIS TROP DE FOIS
COMBIEN DE NON POUR ÉLOIGNER
SES ÉLANS PARASITES
SES DOIGTS INTRUS
MAL DES TRANSPORTS
COMBIEN DE NON
TERRÉE DANS MON CRI MUET
EN LUI ARRACHANT DANS MA TÊTE
LES CHEVEUX UN À UN

J'aimerais foncer face première dans le mur de Berlin et y faire un trou infiltrer l'histoire asphyxien l'oubli j'aimerais avoir une mémoire infailible et un feu intérieur qui ne cesse jamais de brûler

Pour réécrire cette histoire, il m'a fallu parcourir mes sinueuses allées mnémoniques. Pour réécrire cette histoire, il m'a fallu me souvenir parce que la seule chose qui m'habite encore du train-bus Milan-Paris ce sont les montagnes, les ruines de châteaux et leurs pics enneigés en août. Un paysage pour me distraire du pire à jamais, pour laisser entrer l'oubli et me permettre d'expirer

J'aimerais escalader les Alpes ~~vendre de grandes pelotes de neige~~ faire des réserves de bouffées d'air pour toute une vie pour ne plus avoir à respirer l'air ennui l'air pleurs l'air solitude de la ville.

*HOWE SOUND CREST TRAIL &
MT. UNNECESSARY // ALT. 2 512 MÈTRES*

**ILS AVAIENT DIT EXPERIENCED HIKERS ONLY ET ON
NE LES A PAS ÉCOUTÉS.**

On parcourt la crête en espadrilles, on échappe une casserole en la secouant au-dessus du vide. On se dit qu'on fait tout comme il faut parce qu'on fait tout comme on veut. La casserole a déboulé le flanc pendant exactement 22 secondes avant que le bruit funèbre de sa chute s'assourdisse. Elle nous a laissé le silence en héritage, le silence pour bercer notre sommeil léger de pouvoir durer le temps qu'il veut.

On veut s'enfarger dans les racines, marcher vite pour s'impressionner, ne plus jamais se laver et faire la sieste au sommet de l'Ouest. Ici, c'est la neige à boire et la mer à voir. Je chanterai sans relâche pour charmer les ours, je les rendrai jaloux de ne pouvoir entendre les mots. On se lèvera tous les jours à l'aube pour se baigner dans la rosée orange du soleil naissant, puis on oubliera comment parler à force d'avoir tout dit. On ira au gré des cimes muettes qui seront gardiennes de nos murmures.

**JE TE FERAI CONSTRUIRE UNE MAISON
SANS TOIT NI MURS
POUR RANGER NOS RESTES
GORGÉS DE L'ENVIE D'ÊTRE NULLE PART PLUS LOIN.**

**JE NE SAIS PLUS QUELLE HEURE
JE NE SAIS PLUS COMBIEN DE TEMPS
COMBIEN DE MATINS
JE NE SAIS QUE LA LIGNE DE L'HORIZON
ET LES BATTEMENTS DE CŒUR PLUS PROFONDS
CHAQUE FOIS /
QUE NOS REGARDS S'Y DÉPOSENT.**

Devenir mont, cap, pic, massif, cordillère, volcan; altitude oblige.



TERRIER



62.63 → **MAURANE ARCAND** — PEP TALK **64.65** → **ISATIS**
GRAVEL-LEBLANC — POÉSIE LÉGÈRE DRÔLE DE NEIGE ET
D'AUTODÉRISION **66.67** → **ROSE SAUDRAIS** — LE MUR

M A I N T E N A N T
QUE TOUT LE MONDE SAIT *QUE NOUS*
SOMMES ET QUE
L'AILLEURS N'EXISTE QUE SOUS NOS PIEDS //
NOUS CREVONS LES FOULES
FAISONS LE MALHEUR DES UNS
ET SURTOUT LE BONHEUR DES NÔTRES //
ALORS NOUS NOUS SOMMES FRENCHÉS
NOUS AVONS RI DU REFLET
QUE NOUS CROYIONS
 AVOIR ENFIN SEMÉ //
MAIS QUAND NOUS AVONS GRATTÉ
C'ÉTAIT ENCORE NOUS //
AVEC NOS TACHES DE ROUSSEUR
ET LES PROBLÈMES TOUJOURS DES AUTRES
SE COUPER LE TOUPETTE
NE DONNE PAS UNE NOUVELLE
PERSONNALITÉ **FUCK** //
LE LAPIN SORT DU SAC
COMME ON SE RETROUVE!



PEP TALK

MAURANE ARCAND

Juillet, t'es toxique. J'ai fermé les stores pour éviter que le soleil plombe, mais tes rayons obliques se fauillent par les craques et me brûlent. La fan est à high. Les ice packs font de l'overtime pour m'offrir quatre pouces carrés de frais collant. Frais collant, c'est mieux que chaud collant. I guess.

Ça fait une semaine que t'es en canicule, pis pour vrai, j'en peux plus. La cuisson interne. Les cellules se consomment. Leurs cadavres s'empilent, s'agglomèrent et asphyxient leurs voisines. Je les entends siller d'agonie en dessous de ma peau. Mon derme enfle. La pression remonte jusqu'à la surface. Chaque effleurement engendre un pincement à la fois vif et diffus, jusqu'à mes os.

Ça se voit. Des petites bosses insidieuses. Cicatrices et champ de bataille. My greasy forehead est une trachée visqueuse. Ma face feel comme le fucking Vietnam.

Juillet, t'es vraiment toxique.

Je regarde mon cell pour du renfort.

*Potluck Parc Jarry à 5 heures. / Nous boirons le vin doux,
et partagerons / les fruits de notre amitié / fraises et pêches
les plus juteuses / les plus sucrées*

Nous serons / l'ivresse et la musique

Les nymphes mutines / s'abreuvant au bord de l'étang

J'ai de la misère à croire qu'à la nuit tombée, le monde sera plus endurable. Je regarde les messages: la bouffe, des points d'exclamations, blanc ou rouge, une couverture à pois, le speaker, des photos de faces de filles prêtes à s'amuser. Les bulles défilent tellement vite, ça fait bugger mon cell. Overheat. J'évite de braquer l'objectif sur mon visage boursoufflé, je prends une photo d'un pouce en l'air (probablement la peau la plus lisse sur mon corps, malgré les phalanges). Je pourrais laisser faire, me complaire dans ma léthargie. Me lamenter. Sounds fun.

*Oserais-tu / Remettre en cause / La délicatesse des plaisirs
que nous te proposons ?*

*Oserais-tu défier / nos volontés bienveillantes
seulement pour t'enliser dans les ténèbres ?*

NON, MAIS I REALLY FEEL LIKE SHIT...

Sottise!

*La légende dit que tes vertus / sont plus fortes que tu ne le crois
que tu portes la sensualité / comme certains portent le glaive / que tu sais hypnotiser
sous les flambeaux lampadaires / les regards les plus ardents
avec le seul miroitement de ta peau*

Les corps se délectent d'être à ta merci

Et nous savons toutes / qu'en ce moment / t'es hot and horny

Elles ont quand même un point. C'est pas vrai que je veux pas voir le monde. Je sais juste pas si je veux que le monde me voit.

Sortir du lit maintenant, arriver fashionably late. Prendre le temps. Je coule hors du lit, me dirige vers la salle de bain. Par habitude, je regarde le miroir. J'y vois les rougeurs, la texture rugueuse, les imperfections. L'influx nerveux de leurs douleurs. L'irritation. Les démangeaisons. Ça m'efface.

*Ce sont des vallons luxuriants / de petites montagnes
Comme les courbes de tes hanches / celles de tes seins / de tes boucles brunes*

*Les nuances dansantes / délimitent aussi des formes / des pointillés dans lesquels
on se perd / Astres et constellations / avant d'y trouver / tes yeux*

Je pars juste l'eau froide pour me donner une chance de vaincre l'apathie. Gifle glaciale. J'étais trop sans cœur pour bouger toute la journée, mais c'est possible de revivre. L'eau fraîche apaise, autant l'inflammation que l'âme. Tirer le rideau. Coup de théâtre, mon visage apparaît, pas trop changé, quoiqu'un peu moins rouge. À fleur de peau, j'y perçois une tendresse nouvelle.

La hâte me gagne, la troupe m'attend. Camisole crochetée noire, braless, shorts et sneakers. Faute de faire un fire outfit par cette chaleur, je noue un foulard chatoyant à mes cheveux. Classic big hoops pour encadrer mon minois.

Oh! comme cela te sied bien!

Crème solaire, cherry lip balm. Le maquillage reste rangé, c'est la faute au mercure. Seul un trait doré mince sur les yeux. Saillir.

Oh! comme cela souligne tes charmes!

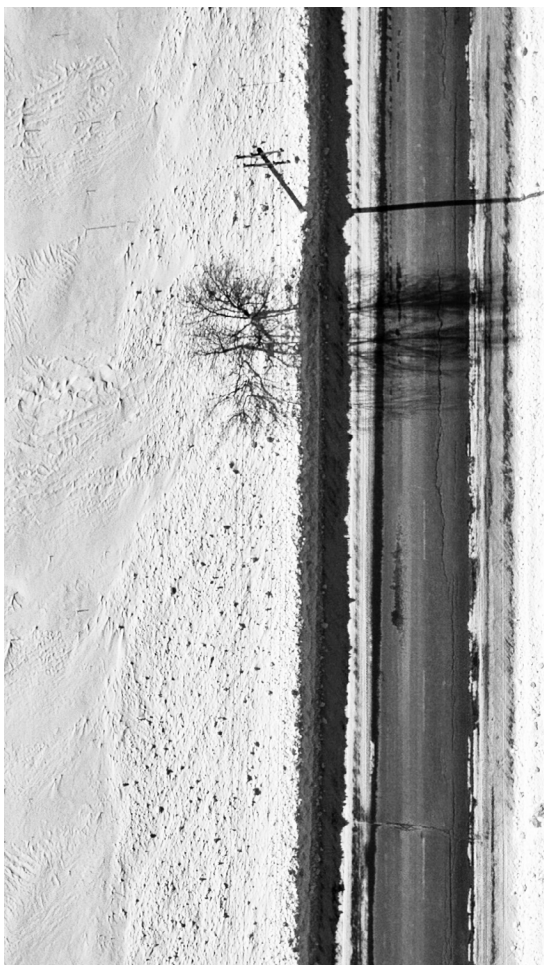
Quelques gouttes de parfum, fruité et floral, avec une touche de notes boisées. Frais, mais pas trop innocent. Surtout, confiante.

Oh! comme cela capture ton essence!

Sac, sunglasses et bouteille de vin cheap à la main, je passe la porte et me jette au milieu des rues incandescentes de Montréal.

POÉSIE LÉGÈRE DRÔLE DE NEIGE ET D'AUTODÉRISION

ISATIS GRAVEL-LEBLANC



une neige lourde
brûle sur tes joues
non il ne pas fait si froid
et on y est presque
que maman répète

mais toi tu te saisis
des grands moyens
pour chauffer ton onesie rouge
voilà
les fesses au chaud
tu ricanes

en souvenir flash
disparaît
la première ondée
ne reste jamais

—

le 3 janvier de tes 17 ans
à l'attendre
ton boy des montagnes
le cul sur le balcon
pis l'cœur dans poudreuse
naïve en cils collés
j'arrive j'arrive j'arrive
trois quatre cinq heures
t'es conne
mais au moins
tu crois à quelque chose

—

un matin de mars
"let's go to Jarry Park
it's the first day of spring"
qu'il dit /
avec un café filtre
c'est meilleur que l'espresso
ç'a l'air
pas d'snowpants à moins
quarante /
c'est bon le café filtre
c'est bon le café filtre
avec des engelures
pis d'la neige galette
ça prend ben un
english canadian /

—

débuts janvier
tu t'sens
comme d'la neige
de d'sous d'bottes
t'étendre
attendre l'été
au pire
—

décembre dernier chez toi
trois filles fatiguées
mais éduquées /
dans ton appart mal chié
de bordure d'autoroute

parce que les bars sont
fermés toujours /
et vos débuts vingtaines aussi
c'est la gadoue
mais vous êtes bachelières
un mortier de fortune en
stymousse /
taché de punjab frette de
fin d'soirée /

c'est beau pareil
la lueur des chandelles
espoir patenté
sur la neige sale en cristaux
souvenirs /
—

le ski alpin c'est son sport
et t'as eu le malheur
sous l'effet d'une
première date /
de dire ah ben oui sûrement
j'en ferais /
ben oui hein
câlce

il te prête ses vieux skis
ses vieilles bottes rouges
que tu enfiles dans la douleur
mais go tu pars sans rien dire
eille tu seras pas c'te fille-là
certain /

glisses sur la pente
et pleurniches en silence
puis plus fort parce que dans
les bottes /
rouge sang tes pieds
implorent /
les skieurs qui aiment skier
t'entendent malgré ton casque
cagoule masque malaise
tu penses à la vie tragique
sans pieds /

en bas tu le sacres là avec
ses bottes /
et tu marches nu bas
dans la slush du stationnement
—

tantôt
ils le descendent en terre
c'est con de se chixer
pour des funérailles
sorry dad
même pas une petite neige
pour sa dernière journée
un froid décembre

d'la neige ben pactée
striée de traces de *tire* brunes
tu veux pu romancer sa mort
tu sais juste pas comment
la dire /

il t'a donné le droit
de rire du cancer
«une fois s't'un gars
y rentre à l'hôpital en santé
y ressort avec des pilules des
rendez-vous /
pis une peine de mort
faque y s'dit
pour moi j'me suis trompé
d'porte» /

après demain t'as une
entrevue /
pis t'aurais besoin qu'y t'dise
que s'ils te prennent pas
vous allez manger une
crème glacée /
blanche vanille
blanche vanille comme t'aurais
voulu la neige /
pour lui dire bye
—

baie comeau circa 2007
neige parfaite
pour le ski de fond
t'as huit ans
t'haïs ça
pousse tire pousse tire

tu sues dans tes jambières
te chicanes avec ta soeur
en une whiff à la
Where The Wild Things Are /
tu décides de t'affranchir

pousse tire pousse tire
mais plus vite
enfant en cavale
une sans famille de
cinq minutes /
vouloir être orpheline comme
vouloir un plâtre /
le goût du danger
en flocons morve sur ta langue
tu pisses dans la neige
pour marquer ta
désobéissance infantile /

mais ton nom résonne au loin
la liberté guettera longtemps
ton retour

LE MUR

ROSE SAUDRAIS

—

On l'aimait, le mur. C'était une cloison, en fait, pas un mur. Elle ne portait pas la maison, elle ne faisait qu'être là, que se faire remarquer et diviser l'espace. On l'aimait, pourtant. Avec son plâtre piquant, elle donnait du cachet à la pièce. On l'aimait, mais on aimait aussi notre idée. Elle était venue quelques mois après le déménagement, et puis elle s'était faite de plus en plus grande et forte. Nous voulions une aire ouverte.

—

Pierre aime sa haie de cèdres. Ce n'est pas encore une haie, mais il aime les jeunes arbres. Il les taille à peine, juste assez pour stimuler leur croissance. Comme un parent ratisse la tête de son enfant pour y chercher des poux, il examine les feuillages et tue dans l'œuf les chenilles envahissantes. Il est doux, attentionné, évite les insecticides. Mais la haie ne grandit pas. Elle refuse, d'un bout à l'autre de l'été et malgré tout l'amour de Pierre, de devenir la clôture fournie dont il rêve.

—

Parce qu'on l'aimait, c'est avec amour qu'on a tué la cloison. Il était temps. Depuis qu'on parlait d'aire ouverte, elle nous témoignait toute l'hostilité dont le plâtre est capable. Des sons de digestion sortaient de son intérieur invisible. Quand la lumière changeait, ses pics et ses creux semblaient respirer et nous regarder de cent angles à la fois. Notre rêve immense, notre rêve en forme d'aire ouverte revenait, chaque nuit.

—

Paul aime Pierre. Pierre est son voisin et son meilleur ami. Ensemble, ils pêchent dans la rivière que Paul aime tant. Paul aime Pierre, mais il aime aussi la rivière. La regarder, surtout. Elle est derrière la maison de Pierre, loin, belle et inaccessible. Paul a trouvé l'angle précis du regard à travers la fenêtre du salon pour l'observer, un peu à la dérobée, comme si elle appartenait à Pierre, comme si elle était gardée par lui. Les rénovations de sa maison, il les a pensées en fonction de celle qu'il aime. Les fenêtres seront plus grandes. Le nouveau mur du salon sera recouvert de plâtre texturé pour imiter les vaguelettes de l'eau.

Alors nos mains ont pris des marteaux, c'était presque malgré nous, on ne voulait pas, mais on n'a pas eu le choix, elle ne nous a pas donné le choix. Quand elle a cessé ses bruits de mur qui meurt et que tout a été fini, on a voulu nettoyer. Pour oublier. Pour repartir à neuf. Quelque part dans le tas de gypse et de plâtre poudreux, un objet brillait. Un sécateur.

—

Paul n'a pas le choix. Il aime tant la rivière. Quand il coupe les rameaux les plus tendres des cèdres de Pierre avec son sécateur doré, il a l'impression que ce sont les extrémités de Pierre qu'il tue, que ce sont les orteils de Pierre qui tombent au sol et qu'il ramasse sans bruit, dans le noir. Mais s'il les laisse grandir, ils l'empêcheront de voir celle qu'il adore depuis son salon. Il n'a pas le choix. Depuis trois mois, les nuits sans lune, il trahit Pierre avec son sécateur.

—

Pierre sait que l'éternelle enfance de ses cèdres est suspecte, il sait qu'il faut qu'on leur fasse du mal pour qu'ils restent petits. Pierre enquête. Il reste éveillé à épier des ombres secrètes. Amoureusement, toujours, il continue de tailler, mais avec une minutie d'artiste. Sa technique est inégalable. Et

un jour il comprend. Quelque chose dans la coupure des branches et dans les yeux brillants qu'il a surpris, une nuit, lui indique tout ce qu'il doit savoir.

—

C'était comme si son cœur, scintillant et taché de rouille, était resté après la décomposition du corps pour nous narguer. Le sécateur n'était pas à nous, nous n'avons jamais su à qui il était. Il semblait encore tranchant. Menaçant. La cloison que nous avons abattue avait laissé derrière elle une arme pour nous blesser.

—

Pierre a une clé de la maison de Paul. Ils se prêtent tout. Leurs équipements de pêche. Leurs outils. Paul ne jardine pas. Il sait que si son ami trouvait le sécateur doré dans son coffre à outils, il saurait. Il doit le cacher, et bien. Pierre pourrait fouiller n'importe où. Alors, chaque nuit sans lune, après le crime de la taille, le sécateur retourne s'enfourer dans l'immense seau de plâtre en poudre que Paul a acheté pour les rénovations.

—

Nous ne savions pas où mettre le sécateur. Il nous terrifiait. Il nous rappelait notre crime. Dans nos cauchemars, il se levait par lui-même, marchait sur ses deux poignées et nous plantait sa tête entre les côtes.

—

Un jour où ils pêchent sur la rivière, Pierre dit à Paul :

– Je sais pourquoi ma haie de cèdres ne pousse pas.

– Pourquoi ?

– Tu vas voir.

Il le dit avec dans la voix une colère et un triomphe terribles. C'est fini pour Paul, il le sait. Il supplie en silence Pierre de cesser de jouer avec lui et de le frapper d'une vengeance brève et immédiate. Mais le temps passe et Pierre est toujours aussi amical. L'angoisse de Paul et la sentence qu'il s'imagine subir grandissent chaque jour. Il ne dort plus. Il ne touche plus à ses rénovations, ne fait que fixer la rivière. Un soir, par la fenêtre, il voit Pierre ouvrir la porte de son cabanon

et s'emparer de son fusil de chasse. Il n'est même pas surpris : Pierre aime tellement ses cèdres. Il tuerait pour eux.

—

Nous avons peur de jeter le sécateur à la poubelle, que des gens le voient et nous accusent de quelque chose. L'autre solution était là, juste derrière la maison, ou presque. Juste derrière la maison du voisin. Une nuit, c'était une nuit sans lune, nous avons traversé le terrain pour nous rendre au bord de la rivière. Nous l'avons lancé dedans, juste assez fort pour qu'il tombe au milieu. Il a coulé sec. Depuis, nous n'avons plus peur. La haie de cèdres était tellement haute, personne n'a rien vu.

—

Pierre entre sans frapper dans la maison de Paul. En habit de chasse, un couteau ensanglanté à la main. Ses yeux brillent. Paul tremble, assis dans le fauteuil qui fait face aux cèdres et à la rivière.

– Tu veux de la viande de chevreuil ?

Paul n'entend rien. Il ferme les yeux et se prépare à la mort. En pensée, il salue la rivière.

– Je l'ai tuée. La biche qui mangeait mes cèdres, je l'ai tuée. Il était temps.







L'ÉQUIPE

PRINTEMPS 2022

DIRECTION

COORDINATRICES → LAURIANE LALONDE — SIMONE TREMBLAY BENOIT
DIRECTION ARTISTIQUE → DIEGO JACAZIO — NAOMIE-JAHEL LEFEBVRE
COMMUNICATION → AMÉLIE MARCHAND **AUDIOVISUEL** → GABRIELLE
RONCO — DAVID PARKER **RÉDACTION** → ISATIS GRAVEL-LEBLANC
— JEANNE GOUDREAU-MARCOUX **BLOGUE** → NAÏKA EDOUARD —
NOÉMIE ROCHEFORT **EXPÉRIENCES INTERACTIVES** → CATHERINE
BÉGIN — LOÏC TRUDEAU **CRÉATION SONORE** → MANUEL FALARDEAU
ÉVÉNEMENTIEL → ROMY SÉNÉCAL

COLLABOS

COMMUNICATION → CAMILLE BÉGIN-SIMARD — CAMILLE BISSON —
JAMIE LITALIEN — SAMUEL DESJARDINS **AUDIOVISUEL** → ALEXANDRE
MORNEAU — CHAMA AMRI TOUDRHI — MARILOU DUCHESNE — SHAN
CANUEL — THOMAS MILLER — THOMAS PAQUET — WILLIAM COMTOIS-
JEAN **RÉDACTION** → ADÈLE RICO-LAMONTAGNE — ARIANE DUPUIS
— ARIELLE DESGROSEILLIERS TAILLON — CHARLES SÉNÉCAL —
CHARLOTTE DUPLESSIS-LÉONHART — GUILLAUME BEAUCHESNE — LENA
HERNANDEZ-PASIECZNY — MARIUS GELLNER — MATHILDE PELLETIER
— MAURANE ARCAND — RAPHAËLLE QUERRY — ROSE SAUDRAIS —
SAMIRA AIT KACI ALI — SARA BUZZELL **BLOGUE** FLAVIE DUBREUIL
— FLORENCE CANTIN — MALIKA ALAOUI — MARC-ANTOINE FRANCO
REY — MÉGANE DELAROSBIL-GARDNER — MIA PIBAROT — PASCALE
LECLERC — SALOMÉ MAARI — SANDRINE MONETTE — SIMON RHEAULT-
HÉBERT-SOPHIE MEDIAVILLA-RIVARD **EXPÉRIENCES INTERACTIVES**
→ INES CHFIRI — KÉVIN ST-AMAND — MAXIME SIMARD — MYRIAM GLENZA
— RAPHAËL BERNIER — ZACHARY L'HEUREUX **CRÉATION SONORE**
→ CHRISTOPHE BOUCHER ROULEAU — LOUIS-PHILIPPE BÉLANGER —
MAXWELL SOAR **ÉVÉNEMENTIEL** → ANTONIA JUAREZ — CHARLOTTE
ISAMBERT — MAUDE BOUDREAU — MAUDE LANDRY-LEDUC — MARIANNE
RICHARD — RAPHAËLLE GRÉGOIRE-LEFORT

PARTENAIRES



UQÀM | Services à la vie étudiante

Engagés à faire une différence



